

IBN BATTÛTA

*Voyages et périples**(Ribla)**Présent à ceux qui aiment à réfléchir sur les curiosités des villes et les merveilles des voyages.*

Voyageurs arabes. Texte traduit, présenté et annoté par Paule Charles-Dominique. Paris. Gallimard. La Pléiade. 1995. 1409 pages. p. 369 à 1050. Notice 1130 à 1205.

Si les auteurs des voyages précédents sont pas ou peu connus, la documentation existante permet en revanche une certaine connaissance d'Ibn Battûta (Tanger 1304-1368/69 ou 1378/79, selon les sources), d'une famille de cadis et de cheikhs, qui voyagea de 1325 à 1349, soit durant 24 ans, et parcouru plus de 120.000 km. Après son retour, le souverain mérinide, berbère, lui donna l'ordre de dicter ses souvenirs à son secrétaire, un lettré andalou, Ibn Juzayy. La rédaction se fit du 9 décembre 1355 à février 1356. Le récit présente le voyage en deux parties : la première allant du départ de Tanger à l'Asie Centrale incluse (p.369 à 742), la seconde couvrant des pays plus lointains.

Nous en ferons le compte-rendu en quatre parties.

I

Dans un premier temps, nous suivrons Ibn Battûta de son départ de Tanger, le 16 février 1325 à la fin de son pèlerinage à la Mekke, le 17 novembre 1326. Une introduction du rédacteur se perd dans des louanges à Dieu et à son Envoyé, ainsi qu'à de grands personnages, avant de dire quelques mots sur sa méthode, dont un des points importants est l'aveu de non vérification de l'authenticité du récit.

Ibn Battûta a fait le voyage sur terre en passant par l'Afrique du Nord (Tlemcen, Alger, Tunis, Sfax, Gabès, Tripoli) pour gagner l'Égypte, aller jusqu'en Haute Égypte avant de retourner au Caire où on lui délivra un passeport pour la Syrie et la Palestine. Il se joindra à la caravane du Hedjâz (chaîne montagneuse abritant les lieux saints) en avril 1326 pour Médine et la Mekke qu'il quitte le 17 novembre de la même année.

Son récit, outre les incontournables invocations religieuses – le rédacteur va jusqu'à nous gratifier de trois pages de prières –, les hommages aux grands personnages et surtout à leurs générosités (logement, nourriture, monture, don en numéraire), les informations sur les fondations pieuses, la description des bâtiments, cimetières, tombes, etc., ou l'extase devant les endroits merveilleux (Alexandrie, Damas), sans compter les récits de miracles ou autres invraisemblances, permet cependant de glaner quelques éléments intéressants comme l'existence d'une poste d'État en Égypte, riche de plus de 2.000 pigeons, ou la perfection des trottoirs de Damas. On apprend que le montant des impôts est fonction du niveau des crues du Nil, qui détermine la fertilité de la terre. A Damas, des professeurs accordent à Ibn Battûta « la licence d'enseigner ». L'entrée dans le désert ne se fait jamais sans émotion car « Meurt celui qui y entre. Renaît celui qui en sort » (p. 468). Les récits couvrant Médine et la Mekke sont surchargés de qualificatifs laudatifs (noble, vénéré, saint), ce qui est « mentionné par la tradition » étant insurpassable.

Cette partie paraît très souvent fastidieuse à cause de la religiosité qui irrigue le texte, le rédacteur en rajoutant avec plaisir par ses nombreuses citations de poèmes à la gloire de Dieu et de ses saints.

Amen !

Citations

« Le premier du mois de *jumâdâ al-ûla* (5 avril 1326, ndlr) nous parvînmes à Alexandrie – que Dieu la protège ! – c'est un poste frontière bien gardé, un pays agréable, merveilleux, aux constructions solides. On y trouve des édifices élégants et d'autres fortifiés, des monuments civils et religieux. Ses demeures sont somptueuses. Tout en elle est grâce. » p. 383

« Les *ẓâwiya* (couvents pour derviches, soufis, étudiants, faisant office d'auberge gratuite, ndlr) sont nombreuses car construites à l'envi par les émirs de la ville. Chacune est consacrée à une confrérie de derviches dont la plupart sont des Persans lettrés et versés en soufisme.

Chaque *ẓâwiya* a un cheikh et un gardien. L'ordre qui y règne est étonnant. (...) Au moment où les derviches se réunissent pour prendre leur repas, on place devant chacun d'eux son pain et son bouillon dans une écuelle qui lui est réservée et que personne ne partage avec lui. Les derviches prennent deux types de repas par jour. Ils ont un vêtement d'hiver et un vêtement d'été, un salaire mensuel (...). Chaque nuit du jeudi, ils reçoivent une pâtisserie, du savon pour leur lessive, le prix d'entrée au hammam et de l'huile pour s'éclairer. Les derviches sont célibataires. » p. 399 à 400.